

MÉTAMORPHOSES



L'ORTEIL

Je m'étais réveillé plusieurs fois durant la nuit. J'avais senti des sortes de petits picotements au bout de mon pied gauche. À moitié endormi, je m'étais contenté de frotter mes orteils à mes couvertures puis j'avais replongé dans mes rêves qui ne furent cette nuit-là ni gais ni consolateurs.

Je l'ai découvert en mettant mes pantoufles. C'était un simple petit visage situé au bout de mon orteil gauche, entre l'ongle et la surface inférieure du doigt de pied, là où celui-ci touche le sol. C'était un petit bonhomme au teint rose, avec un air enfantin, aux yeux mobiles et au regard un peu cruel. Ce n'était pas un visage très engageant, pas très sympathique, il pouvait même provoquer la peur sans doute. Sa présence avait un côté un peu inquiétant, presque sinistre en fait. Il pointait son petit nez vers l'horizon et ne semblait pas s'intéresser au monde qui l'entourait. Je sentis tout de suite en lui un orgueil démesuré.

Passé l'effet de surprise (je me demandais naturellement si je m'étais bien réveillé, ce qui hélas était le cas) plusieurs questions se mirent à errer dans ma pauvre cervelle comme dans un vaste désert. Comment cette petite chose avait-elle pu apparaître en pareil endroit ? Quelle était la signification de cette apparition ? Était-ce le signe d'une maladie méconnue ? Était-il possible qu'il ait été présent au bout de mon pied depuis longtemps sans que je m'en sois jusqu'alors rendu compte... ? Concernant cette dernière interrogation, il me sembla raisonnable de penser que non. J'étais déjà assez troublé pour ne pas en plus devoir porter le poids d'une pareille supposition. Il avait dû apparaître au cours de la nuit, il ne pouvait s'agir que d'une chose soudaine.

Notons d'ailleurs que je n'ai jamais rien pu découvrir de certains par rapport à la raison de son apparition mais au fond de moi, je pense qu'il est pour ainsi dire sorti d'un de mes songes. Il s'agit sans doute d'une matérialisation d'un rêve... Il paraît que ça existe... Ce jour-là, je ne devais rien faire de particulier, en tout cas, je n'étais pas obligé de sortir de chez moi, et je dois avouer que cela m'arrangeait plutôt. Je ne savais pas encore comment les choses allaient évoluer et je n'avais guère envie de sortir dans ces conditions. J'étais bien trop troublé par ce qui m'arrivait.

Sans oser me mettre debout je me penchai vers ce curieux petit être qui, me semblait-il, ne réagissait pas véritablement à ma présence et je continuai à l'observer durant de longues minutes. Oui, il s'agissait d'une chose curieuse, d'une chose étrange, pourtant, je ne me satisfaisais pas de cet étonnement. Je ne voulais pas être pris au piège par le bizarre et avoir peur ou je ne sais quoi. Je voulais comprendre, certes, mais sans renoncer à la normalité de mon existence, et je me disais que même si cette situation perdurerait je n'allais pas changer ma manière de vivre pour cela. Je me doutais néanmoins que cela ne serait pas commode...

Durant presque toute la matinée, je tournai en rond dans mon appartement en me demandant ce qu'il convenait de faire. J'étais tiraillé entre l'envie de l'observer et la crainte de le contempler. Je ressentais une sorte de trouble difficile à décrire, une attirance mêlée de dégoût. Vers midi, je pris la décision d'aller le montrer à un médecin. La chose était entendue, ce n'était pas normal, mais pouvait-on pour autant considérer ma situation comme pathologique ? Allais-je devoir me soigner ? Ne sachant que répondre à cette question par moi-même, je pensai naïvement que c'était le rôle de la science de me renseigner.

Un de mes anciens camarades de classe était aujourd'hui médecin. Je ne l'avais plus vu depuis quelques années, mais

je me disais que dans mon cas, il serait plus facile de parler de mes petits soucis à une personne que je connaissais qu'à un parfait inconnu. Je me voyais mal aller chez n'importe quel médecin de mon quartier pour lui montrer cette chose. J'aurais été bien trop gêné. Il me fallait quelqu'un de confiance. Je savais que mon ami travaillait alors à l'hôpital de la faculté, il avait un poste relativement important et avait fait quelques spécialisations dont j'ignorais les détails.

Lorsque que je lui ai téléphoné, il a d'abord été un peu surpris que je l'appelle après tant d'années de silence. Il était content de m'entendre et me demanda pour quelle raison je me rappelais à ses bons souvenirs. Je ne lui ai pas expliqué en détails, mais il a compris qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux et c'est bien volontiers qu'il a accepté de me recevoir en fin d'après-midi.

Après avoir délicatement emballé mon pied gauche dans une grosse chaussette de laine (j'avais peur de l'abîmer ce singulier petit être) je me dirigeai vers l'hôpital situé à quelques centaines de mètres de chez moi. Après m'être annoncé à la réceptionniste, je tournai quelques minutes dans les couloirs avant de trouver le bureau de mon ami.

— Quel plaisir de te voir ! Je ne savais même pas que tu vivais dans le coin ! me dit-il, un grand sourire aux lèvres.

Il se leva de son gros fauteuil de cuir pour m'accueillir.

— Ben oui Antoine, j'habite de l'autre côté du lac... répondis-je sans beaucoup de gaité dans la voix.

Nous avons ensuite discuté durant quelques minutes de tout et de rien, du vieux temps, forcément bon, des enfants qui poussent et des femmes qui se barrent, du boulot à cause duquel on ne fait pas toujours ce qu'on veut, et patati, et patata...

— Mais dis-moi, pourquoi tu m'as appelé ce matin ? dit-il. Je veux dire, pourquoi juste aujourd'hui ? Tu as un problème ? Tu es malade ? me demanda-t-il d'un ton assez

grave. Il avait une fesse posée sur son bureau, les bras croisés, l'air très à l'aise dans son univers à la fois médical et administratif. Moi j'étais beaucoup plus intimidé. Je jetai un œil sur ses diplômes qui tapissaient les murs et sur les photos idylliques de sa famille qui trônaient devant son ordinateur.

— Je ne sais pas... répondis-je en baissant la tête. Le mot maladie ne convient peut-être pas à ce qui m'arrive, mais je n'aurais pas pu en parler à n'importe quel médecin... il me fallait quelqu'un de confiance...

— Ça me flatte que tu aies pensé à moi !

Ensuite, il a fallu que je lui montre... Comme une présentation verbale du problème ne me semblait pas très utile, j'ai commencé à ôter ma chaussure sans rien dire, j'ai délicatement tiré sur ma chaussette puis j'ai posé mon pied sur le bureau de mon ami en disant juste :

— Voilà !

Il resta perplexe quelques instants. Il m'avoua ensuite que c'était surtout parce qu'au premier coup d'œil il n'avait rien remarqué de particulier et qu'il se demandait où je voulais en venir.

— Tu... tu n'es pas trop surpris ? demandais-je ensuite.

— Non, ça va, dit-il un rien gêné. Mais je dois reconnaître que ce n'est pas courant.

— Je me disais aussi...

Après avoir observé de près mon orteil à l'aide d'une loupe, il ouvrit très délicatement la petite bouche qui s'y était formée à l'aide d'un minuscule ustensile. Il regarda ensuite le nez, les oreilles, s'attarda sur les yeux dont il dut soulever les paupières et me dit :

— Il dort, on ne va pas le déranger plus longtemps.

Je n'osais pas lui demander ce qu'il en pensait. Son visage ne laissait transparaître aucune émotion et je me disais qu'il essayait peut-être de me cacher quelque chose.

— Qu'est-ce que je dois faire ? ai-je fini par demander.
— Je ne sais pas, c'est à toi de voir.
— Mais... il y a un traitement ?
— C'est peu probable, répondit-il très sûr de lui.
— Honnêtement, ce n'est pas normal ?
— Je ne dirais pas ça. De toute façon la notion de normalité est très relative tu sais. Ce n'est pas courant, certes, pourtant des cas semblables ont déjà été mentionnés. Personnellement, je n'en avais jamais vu, mais ça existe. Il y a des exemples dans la littérature, j'en suis certain. Je ferai des recherches si tu veux.

— Bon...

Je crois que j'étais inconsciemment un peu déçu d'apprendre en même temps que je n'étais pas soignable (car pas atteint d'une maladie au sens propre) et que je n'étais pas un cas unique...

Mon ami m'a encore dit qu'il comprenait que je sois troublé par ce qui m'arrivait et que si j'avais besoin d'aide, je pourrais compter sur lui, mais que du point de vue médical, il ne pouvait rien pour moi. Il était désolé. Moi, je ne savais que penser. Je ne lui dis plus grand-chose d'autre avant de m'en aller. Je l'ai remercié mollement, puis, l'esprit un peu perdu, je suis sorti de son bureau et je suis rentré chez moi.

Je n'avais encore rien mangé de la journée, mais je n'avais pas faim. Ça n'allait pas. Je n'arrivais pas à m'y faire. J'ai tourné un peu en rond dans mon appartement puis, je me suis assis sur mon canapé et j'ai ôté mes chaussures. Il était toujours là (j'avais un vague et ridicule espoir qu'il ait disparu...). Je l'ai une nouvelle fois observé. Il m'a paru plus vif, moins endormi. Il avait les yeux grands ouverts et son nez frétillait sans cesse. Plus je le regardais, plus j'étais fasciné par lui. Je n'arrivais pas à m'expliquer cette fascination, mais elle était bien réelle. Je me demandais si je devais le

considérer comme un individu à part entière, comme un être indépendant, ou alors comme une partie de moi qui après avoir subi je ne sais quelle mystérieuse influence s'était mise à vivre sa propre existence, pour ainsi dire indépendante de la mienne. Était-ce inquiétant de voir une partie de soi se mettre à avoir un comportement et surtout une apparence jusqu'alors inconcevable ? On pouvait le penser. En effet, on comprendra qu'il n'est jamais rassurant de sentir que l'on ne contrôle plus entièrement son corps, qu'un petit morceau de soi-même devient un autre. Il est bien difficile d'être seul au monde, pourtant parfois, être deux sans l'avoir voulu n'est pas non plus un sort enviable.

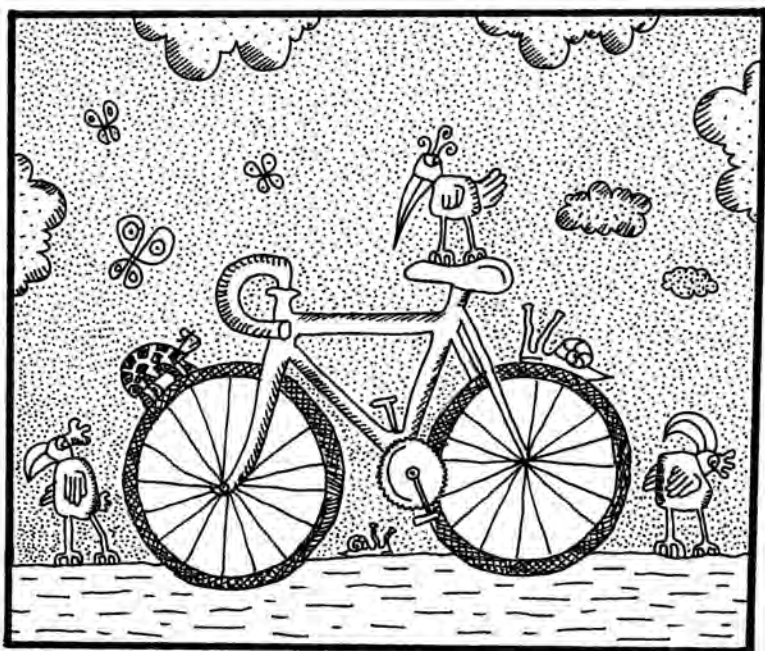
Il y a bien sûr les frères siamois, mais c'est différent. Eux ils viennent au monde comme ça, ils ont le temps de s'habituer. Même si aux yeux du monde leur état n'est pas normal, le fait d'être uni physiquement à un autre être, d'avoir quelqu'un en soi qui n'est pas soi, fait partie de leur personnalité. C'est même une situation ordinaire, puisqu'ils ne connaissent rien d'autre. C'est au contraire quand on les sépare qu'ils peuvent ressentir un trouble, une perte, un bouleversement physique et affectif, enfin je suppose. Moi, à quarante-trois ans, je devais du jour au lendemain me faire à l'idée de n'être pas uniquement moi... Quelle attitude fallait-il donc que j'adopte ? Comme il semblait peu probable que ma condition évolue, je me dis que le mieux était d'essayer de m'habituer à lui. De ne pas en avoir peur, de ne pas en avoir honte. Je me disais que je m'en serais bien passé, mais qu'il fallait tâcher de prendre les choses avec philosophie, d'essayer de s'habituer... Au début, j'étais même décidé à faire preuve d'optimisme. Je pris donc la décision, non pas de faire comme si de rien n'était, mais de faire comme si cela était normal et de montrer cette nouveauté au grand jour, de ne pas faire de cachoteries.

Ce jour-là, pourtant, je n'ai pas osé sortir à nouveau.

CYCLISME

Depuis quelques temps, on disait de lui des choses fort élogieuses dans les milieux élégants de la ville où la bienséance et le port de la cravate étaient de mise. On vantait en toute occasion sa rigueur, son bon goût, son maintien et sa politesse. Il passait pour être un homme des plus raisonnables et des plus ordinaires.

Cela n'avait pourtant pas toujours été le cas. Jadis on le considérait comme un excentrique, un zarbi, un cinoque, un hurluberlu, un incorrigible allumé. Jamais on n'aurait pu croire qu'il serait si vite intégré dans nos très conventionnels milieux provinciaux. Il avait bien changé depuis qu'un inconnu, profitant sans doute d'un moment d'inattention, lui avait dérobé le petit vélo qu'il avait dans la tête.



AVANIES

L'ÉTOILE

Une nuit, alors que tout était calme et froid dans le désert, une nouvelle étoile apparut dans le ciel de notre pays.

Aussitôt, le sultan déclara qu'elle lui appartenait, et que lui seul pouvait décider de ce qu'il fallait en faire. Contemplant les ténèbres du haut de la plus grande tour de son palais, il pointa sa fine barbe noire vers le ciel, et dit :

« C'est moi qui l'ai vue le premier ! C'est donc à moi et à nul autre que revient le privilège de posséder ce nouvel astre ! À compter de ce jour, il fait partie intégrante de mon empire ! »

Comme personne n'avait envie de s'attirer des ennuis inutiles, on ne discuta pas.

Le sultan a toujours aimé les choses merveilleuses. Il a paraît-il une vie onirique fort chargée. Il a en outre un orgueil de belle taille. C'est dire si l'idée de se retrouver soudain en possession d'une des étoiles du ciel avait tout pour le séduire, et le rendre encore plus enclin à la folie des grandeurs qu'à l'ordinaire.

Après avoir bien réfléchi à ce qu'il convenait de faire de cette nouvelle partie de son empire, il annonça de sa voix haute et claire qu'il avait l'intention de s'y rendre au plus vite, et fit en conséquence mander auprès de lui ses meilleurs astrologues afin qu'ils lui apprennent ce qu'ils savaient de cette mystérieuse étoile, et qu'ils le conseillent quant aux moyens qu'il lui faudrait employer pour monter jusqu'à elle. Lorsque ces vénérables hommes de science, vêtus de leurs plus beaux ornements à vocation occulte de type chapeaux pointus et robes de soie couvertes de croisants de lune arrivèrent auprès du sultan, ils durent avouer

à leur grande honte que cette apparition soudaine leur était parfaitement incompréhensible.

— Rien de tel n'était prévu dans nos almanachs, dirent-ils en présentant à leur maître des mines abasourdies, devant un tel phénomène nous ne pouvons que faire part de notre étonnement. La nuit dernière encore nous les avons tous comptés, et nous n'avons trouvé aucun astre supplémentaire. Cette apparition est aussi récente que curieuse.

— Vraiment ? Vous n'avez rien vu venir ? demanda le sultan un peu surpris par l'aveu d'incompétence de ses astrologues.

Tout rougissant, l'un des savants répondit la tête baissée :

— Non, vraiment, rien du tout.

— C'est étrange, poursuivit le sultan, je vous paye pourtant fort cher pour que vous puissiez mener à bien vos travaux... Mais enfin, passons sur ce détail, et contentons-nous pour l'instant d'admirer le fait accompli. Les raisons de l'apparition de cette étoile n'ont après tout que peu d'intérêt, le plus important à l'heure actuelle est que vous puissiez répondre à mes questions.

— Nous ferons de notre mieux, dit le plus vieux des astrologues d'une voix chevrotante.

— Très bien, alors dites-moi quelle est selon vous la nature de cet astre ?

— Selon toute probabilité sa nature est stellaire.

— Mais encore... ?

— Il s'agit d'une étoile.

— Oui, j'entends bien, mais de quelle nature est cette étoile ? Est-ce une étoile intéressante ? Pourrais-je trouver assez de féerie pour satisfaire mes besoins en la matière ? En un mot, est-elle digne d'appartenir à un homme tel que moi ? Car voyez-vous, je n'ai pas l'intention de me contenter de petites choses sans importance. Il me faut du grandiose et du merveilleux.

Table des matières

Métamorphoses	9
L'orteil	11
Les jambes	35
Le voyageur.....	37
Cyclisme.....	38
Les arbres.....	39
Reconstruction	43
Avanies	45
L'étoile	47
Les montagnes.....	59
Dernières pensées.....	75
Attentat	81
La vie dans les trous.....	91
On peut entrer ?	95
Bureaux	99
Discussion avec le professeur Fnück	101
La trompe	113
L'empêchement	123
Monsieur Blutwurst.....	133
Monsieur Smissé.....	137
Monsieur Verbatim.....	145
Un fonctionnaire zélé.....	147
Bestioles.....	149
Les lapins.....	151
Les poules	159
L'invitation	173
Le diplodocus	175
Le nuage.....	191
La cuisine.....	195
Le Grand Borborichon	197
